

Trump est-il malade mental ?

Un manque de respect pour les malades mentaux

Jérôme Englebert, Docteur en psychologie, Université de Liège

Un collectif de psychiatres et psychologues américains a récemment suggéré que Donald Trump présenterait les signes cliniques d'une psychopathologie. À lire la série d'articles – de qualité variable – qui en découle, voilà l'homme affublé de quasiment tous les troubles possibles et imaginables : paranoïaque, schizophrène, personnalité narcissique, maniaque, etc. Rappelons toutefois ce principe déontologique très simple et fondateur de nos professions cliniques : l'on ne peut se prononcer à propos d'une personne que l'on n'a pas rencontrée – par manque de connaissance – et, si on l'a rencontrée, l'on ne peut rien en dire pour des raisons éthiques et déontologiques. Il ne semble pas usurpé d'affirmer qu'enfreindre l'un de ces deux prescrits correspond à un exercice illégal de la médecine ou de la profession de psychologue.

Au risque de ne pas rencontrer le frénétique attrait – la fascination ? – de la part des médias pour le nouveau président des États-Unis, mon propos, au fond, ne s'occupera pas de ce personnage suffisamment illustre. Il s'intéressera à ceux que la lumière fuit au quotidien : les malades mentaux. Ou plutôt, je voudrais évoquer les conséquences d'une telle proposition formulée par nos éminents confrères américains. Ce qui doit être déchiffré dans une telle assertion est le sens commun qu'elle draine. Ce que l'on associe à la maladie mentale par un tel jugement, ce n'est pas tant l'homme Trump – qui, parmi ces psychiatres, connaît autre chose que son image médiatique ? – que les représentations et symboles qu'il cristallise. Quels sont-ils ? Lorsqu'on dit que Trump souffre de maladie mentale, ce qui est mis sur la

sellette, c'est le caractère affligeant que ce personnage donne à voir, la simplicité apparente de sa pensée, sa xénophobie, son esprit belliqueux et hyper-protectionniste, la dangerosité qu'il incarne.

Le clinicien que je suis, à la lecture de ces « accusations diagnostiques » – formule qui devrait toujours être un oxymore –, n'a eu que faire du président des États-Unis. Je me suis par contre d'emblée demandé ce que ces prestigieux collègues allaient, par la suite, bien pouvoir dire et répondre à leurs propres patients affectés de maladie mentale. Cette tendance à la psychiatrisation tant de la bêtise que de la dangerosité pose de sérieux problèmes. Psychiatres et psychologues observent en effet ces dernières années une assimilation lancinante – et pourtant erronée – entre maladie mentale et méchanceté, violence et stupidité. De sérieux arguments psychopathologiques, issus tant du champ de la pratique clinique que de la recherche fondamentale, permettent pourtant de réfuter cet amalgame (sans nier que le lien avec la maladie mentale puisse, dans des circonstances spécifiques, exister).

Cette petite réflexion semble mettre deux choses en exergue. D'une part, lorsque le psychopathologue prend position dans le débat médiatique, il devrait toujours avoir à l'esprit les conséquences que ses propos auront sur le sujet de sa science. D'autre part, cela permet de signaler que la maladie mentale ne doit pas être réduite à l'idée d'un déficit, d'une régression, d'une défaillance uniquement. Elle doit aussi être comprise comme une adaptation inédite, voire une sur-adaptation, un excès de fonctionnement ou de conscience. Dès lors, lorsque ces derniers temps, certains de mes patients m'ont interrogé sur la maladie mentale de Trump, je pouvais leur dire toute la bêtise de cette proposition – sans aller jusqu'à dire qu'elle était folle. Je leur disais aussi que je ne savais pas s'il fallait considérer cela comme un beau compliment fait à Trump, ou comme un manque de respect à leur égard.